

IMAGES AMBIGÜES

Le destin de toute image est d'être ambiguë. Les artistes marocains, pris entre tradition du non-figuratif et formulation de la pensée, transfigurent le vu et le vécu pour le rendre à son ambiguïté première, celle-là même qui fonde son existence.

FARID ZAHI

La démarche singulière de certains artistes marocains est à lire dans son étrangeté. Il y a toujours un récit qui se trame en filigrane. Celui de l'aspect quasi mythique d'une peinture brute, et celui du travail sur le visage et la mémoire.

Ainsi, si El Kharraz ne cesse de filer la métaphore du visage, Hassan Nadim l'inscrit dans sa doublure inéluctable. L'un comme l'autre sont séduits par l'identité corrompue du corps. Chez Tabal, le geste artistique se transforme en un jeu qui réinvente le monde et lui confère une magie enchantée. Tandis que pour Saïd Ouazaz, l'objet usuel retrouve une «sacralité» que lui impose cette peinture-tatouage : sorte de talisman guérisseur, l'œuvre se présente comme un espace nouveau. L'ambiguïté de l'image réside donc dans ses destins multiples : «*Le travail de l'art est alors de jouer sur l'ambiguïté des ressemblances et l'instabilité des dissemblances*» (Rancière). C'est là que réside sa capacité à suggérer et son pouvoir de se substituer au réel.

RECOMPOSER L'INVISIBLE

André Elbaz poursuit sa traversée vertigineuse qui le conduit à une sorte de labyrinthe. Ses figures, ses installations et ses espaces géométrisés nous invitent à un voyage dans la corporéité de «l'être-là». Ses lacérations, à la main ou à la machine déchiqueteuse, sont des œuvres livresques qui inscrivent le geste de l'artiste dans une tradition allant de Goya à Picasso. Aussi l'œuvre, porteuse de sa propre mémoire et de sa propre mort, revit sa résurrection dans une mise en paysage et un éclatement double, celui de la matière et

celui de son agencement. De la décomposition à la recomposition, l'artiste réinvente le voyage de l'œuvre pour lui offrir une double vie et une double mort. Il ne s'agit pas là d'un acte de récupération dont fait usage l'art contemporain, mais d'une mise en abyme de soi, afin d'engendrer le possible d'une œuvre discontinue. C'est ce que l'installation *Fallait-il mettre Mme Bovary en cage* semble nous suggérer, comme pour déstabiliser notre questionnement.

MÉMOIRE DOUBLE

Entre peinture, photographie et témoignage, l'œuvre de Hassan Nadim est hymne à la mémoire, double, plurielle, ouverte sur le passé. Son portrait de Belkahia est à interpréter comme une rupture symbolique avec une tradition iconoclaste et comme la revendication de sa double identité : personnelle et nationale. Hassan Nadim réinvente la mémoire et lui fraye de nouvelles voies de visibilité et de partage. Transformée en trace symbolique, celle-ci se régénère à travers le dialogue entre le sens et l'intentionnalité. Il s'agit là d'une sorte d'installation photographique qui ranime la propension première du photographe pour la peinture. Le visage du peintre (très approximatif) s'apparente à cette posture du lion symbole de la force, de la royauté suprême et de la confrontation (le lion est un emblème de la royauté marocaine, ne l'oublions pas !). Ainsi, la boîte d'allumettes portant son effigie cesse d'en être une. Elle prend l'allure d'une boîte à merveilles, que le geste artistique réinvente pour nous. ■

André Elbaz
La mainmise, 1978
encre de chine
120 x 100 cm



1918